



Ci-contre.  
Des paysans semant  
et récoltant. Miniature  
médiévale.  
North Wind Picture.  
Archives. AKG

Michel  
LEPETIT

# 1346 : LES LIMITES DE LA CROISSANCE

## La transition économique du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle

1<sup>re</sup> partie

**À** la lumière des travaux historiques réalisés depuis trente ans, tant en histoire économique qu'en histoire des techniques, il est tentant de revisiter l'une des grandes questions polémiques de l'historiographie médiévale. Quelle est la nature de la fameuse « crise du XIV<sup>e</sup> siècle » ?

Est-ce une conjonction de phénomènes dissociés ? Quelle est la réalité profonde de cette période qui a donné à nos contemporains une image si sombre de la fin du Moyen Âge, avec ses famines, ses guerres et ses épidémies ? Quelles conséquences pour l'interprétation des siècles précédents ? Et des suivants ?

Tous les historiens médiévistes s'accordent à constater une croissance très sensible de l'économie occidentale (France, Angleterre, Allemagne occidentale, Flandres, Italie du Nord, Catalogne) qui s'affirme au IX<sup>e</sup> siècle et explose dès la fin du X<sup>e</sup> siècle. La démographie en témoigne partout, et la croissance urbaine le prouve par son rythme et ses effets spectaculaires. Certains historiens laissent penser que la multiplication de documents et d'écrits datant de cette époque fausse les analyses, comparé à la période précédente, moins « éclairée », beaucoup plus sombre. Il est au contraire démontré que l'Occident chrétien connaît vraiment à l'aube du millénaire une véritable « révolution » qui touche tant à la démographie, aux techniques, à l'économie, aux institutions, aux relations sociales qu'à la connaissance, aux arts et à la culture. À ce que certains appellent par euphémisme l'« antiquité tardive », qui voit l'écrit se raréfier partout en Europe entre les V<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, va succéder une renaissance du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à donner le vertige aujourd'hui.

Dans cette économie européenne de 1346, la France est, avec plus de vingt millions d'habitants, le pays le plus peuplé et le plus admiré d'Europe. Il sera en conséquence le plus touché par la crise qui va frapper le continent à partir de cette année-là. Mais contrairement à la pensée historiographique dominante du siècle passé, on peut maintenant affirmer que ce n'est pas une conjugaison de crises qui affecte l'Occident chrétien en général, et la France en particulier, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, avec le triptyque des fléaux « guerre, famine, épidémie » trop souvent invoqué. Le véritable événement du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est la grande peste, et elle seule, qui frappe en 1346.

En 1346, la France au sein d'un Occident sous tension (démographique, écologique, sociale) est, du fait même de son dynamisme économique, une France qui va « inventer » le développement durable ; et qui au même moment, mais

ce n'est pas une coïncidence, va être confrontée à l'épouvante absolue de la peste noire. Aucun autre cataclysme ne l'aura jamais meurtrie, ni avant ni depuis, avec une telle violence mortifère. Malgré l'ampleur du traumatisme qui réduit la population de moitié en quelques mois et qui revient ensuite chaque décennie prendre son dû, l'Europe et la France traverseront cette crise pour apparaître encore plus fortes à peine un siècle plus tard, s'appropriant à partir de la conquête du monde. Et si dynamiques que certains pays – Pays-Bas, puis Angleterre – butant de nouveau sur leurs limites physiques, exploiteront de nouvelles sources d'énergie, comme la tourbe et le charbon, et déclencheront la révolution industrielle en Europe.

### 1346 : un monde sans limites

Un apport massif d'énergie hydraulique – puis éolienne, avec le moulin à vent – explique le dynamisme de la renaissance des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles en France, en Italie du Nord et en Angleterre, comme l'a compris F. Braudel<sup>1</sup>. Malgré son unification politique sous l'empereur Otton (912-973), et peut-être pour cette raison même, l'Allemagne est quelque peu à la traîne d'un mouvement qui transforme l'Occident chrétien. Cette rupture énergétique induit d'autres gains de productivité, plus secondaires, dans de nombreuses techniques essentielles : l'énergie de l'animal est mieux exploitée ; l'agriculture connaît d'autres progrès que le moulin avec la faux en fer et, surtout, la charrue et son soc métallique, tirée par des chevaux ferrés eux-mêmes de plus en plus nombreux. Des productions croissantes de fer accompagnent ainsi ce développement économique dans une société auparavant dominée par le bois.

Le miracle des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles n'est pas une simple rupture technologique, car le moulin à eau est connu dès l'Antiquité. C'est en fait la diffusion intensive de cette technologie de production d'énergie dans des dizaines de milliers



Ci-contre.  
Paysage avec moulin. Enluminure du XV<sup>e</sup> siècle, école hollandaise.  
British Library, Londres.  
AKG

1 - Voir *Histoires de France* n° 4, page 15, « XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. La première révolution énergétique ».



Ci-dessus.  
Artisanat et commerce.  
Dessin de 1574. Fondation  
Zwölfbrüderstiftung à  
Nuremberg.  
AKG

d'installations. Le phénomène socio-économique de cette large diffusion dont on voit bien les prémices aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles dans les polyptyques de l'empire carolingien reste toujours à expliquer. Comme désormais beaucoup d'historiens, on ne s'attardera pas ici sur le mythe social du moulin banal, considéré seulement comme un outil de pouvoir et d'oppression qui a trop longtemps distrait des réalités économiques et physiques de cet épisode massif. Une fois le cycle d'apport quantitatif d'énergie amorcé, il entraîne une forte accélération de la productivité agricole, et donc de la démographie. Le mouvement s'accompagne par la suite d'un cercle vertueux d'innovations technologiques qui renforcent à leur tour le développement économique par l'industrie.

La question n'est pas de savoir si l'Islam ou Byzance avaient des moulins hydrauliques, ce qui est possible par endroits ; et s'ils comprenaient cette technologie, ce qui est évident. L'Occident chrétien, pour des raisons politiques, socio-culturelles et probablement géographiques, s'est mis à maîtriser et utiliser massivement l'énergie hydraulique à compter de la fin du X<sup>e</sup> siècle, lui donnant une impulsion économique et politique sans équivalent. Et une très grande résilience aux chocs, comme on le verra plus loin. L'analyse comparée de l'empire d'Orient et de l'Occident chrétien permet d'appréhender les limites de Byzance, qui sera d'abord aspirée par le dynamisme des « Latins » à partir du XI<sup>e</sup> siècle, avant d'être reléguée en 1204 avec la prise de Constantinople par les croisés. Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, l'empire semble graviter dans l'orbite des cités ita-

liennes, puis devenir une simple colonie exploitée pour ses matières premières et son blé des bords de la mer Noire. Un transport maritime performant, mais une tradition étatique centralisée peu propice à l'initiative locale, une culture héritée de Rome moins favorable à la diffusion des techniques (même si l'esclavage agricole disparaît chez les Grecs comme chez les Latins) et, probablement, une climatologie et une hydrologie moins adaptées expliquent la résilience admirable et les progrès socio-économiques indéniables, mais trop lents, de l'empire d'Orient. Il s'avère incapable, dès le XI<sup>e</sup> siècle, de rivaliser avec la vitalité de Gênes et de Venise, pourtant grandes rivales s'il en est. L'arsenal de Venise, construit en 1104 et agrandi en 1320, emploie plusieurs milliers d'ouvriers spécialisés et est sans doute le premier site « industriel » d'Europe.

Cette industrie hydraulique est aussi exceptionnelle par la quantité d'informations dont on dispose à son sujet : sur son ingénierie ; sur la construction de systèmes variés, complexes ; sur les approvisionnements de portée nationale, voire internationale, pour les meules d'une tonne environ et d'une durée de vie de cinq ans ; sur ses améliorations permanentes ; sur sa consommation croissante de métal ; sur les ouvrages de travaux publics associés, tels que bâtiments, aménagement des cours d'eau, canaux, retenues et barrages ; sur les milliers d'ingénieurs qui y excellent ; enfin, sur son coût capitaliste très élevé, tant pour sa construction que pour son entretien. Un moulin est une très belle mécanique, soumise à une utilisation intensive, qui s'amortit alors sur dix ans.

Le principal impact de l'énergie hydraulique est évidemment qu'elle modifie fondamentalement l'industrie agroalimentaire et céréalière. Le pain quotidien reste la nourriture essentielle à cette époque, moyennant l'association d'une technique de mouture industrielle à celle du stockage du grain à long terme par ensilage et dans les greniers. Ces techniques facilitent l'approvisionnement de l'ensemble des populations pour faire face aux disettes. Comme le bois transporté en très grandes quantités pour le chauffage urbain, les céréales permettent de fournir en farine des villes en très forte croissance. En Angleterre avant 1346, c'est peut-être 20 % seulement du blé qui reste moulu à la main, et encore moins après.

Le monde de 1346 n'est pas en crise, comme l'ont prétendu certains. C'est une économie en plein essor, inventive, qui s'adapte à l'urbanisation croissante et qui se sait soumise aux contraintes et aux aléas de son environnement physique. Globalement cette révolution d'abord agricole, en dégageant des excédents considérables (en moyenne 1 moulin pour 400 habitants, représentant chacun un gain net de productivité de 30 à 60 hommes ; le prix de la mouture a pu être en moyenne une retenue de 1/20 du grain), permet un développement vif de l'artisanat, de l'industrie, des innombrables marchés de proximité, de la monétarisation, puis du commerce à longue distance et de la finance. Elle s'accompagne en outre d'une exploitation de plus en plus industrielle du fer, par la mécanisation de sa production. Au sein du parc très minoritaire de moulins industriels non agricoles, la plupart sont des moulins à fouler destinés aux industries textiles pour la fabrication de draps et de vêtements de laine ; puis, dans une moindre mesure, à la métallurgie, dans des régions nécessairement très boisées,

pour alimenter les forges. Dans la continuité des progrès de cette renaissance médiévale, la France disposera en 1698, aux côtés des 80 000 moulins de meunerie déjà plus puissants que ceux du Moyen Âge, de 16 000 moulins pour ses manufactures, dont 1 000 pour la métallurgie. Il y aura 100 000 moulins de meunerie en France à l'aube de la révolution industrielle ! On assiste donc depuis le XII<sup>e</sup> siècle au démarrage de la proto-industrie avec la laine (protection thermique) et, surtout, le fer. Ces industries florissantes ont un impact évident sur la productivité agricole qui progresse en fonction de la quantité de fer, puis d'acier, dans l'outillage. Le fer, essentiel, bénéficie de l'énergie hydraulique d'abord pour le martelage avec les moulins à fer (abbaye cistercienne de Clairvaux, 1135) ; puis, par la réduction directe ou indirecte du fer pour la production d'acier dans des moulins, ou ferrières, grâce à la soufflerie mécanique actionnée par hydraulique (Alpes italiennes, 1269-1272). La disponibilité d'outils de fer en milieu rural va favoriser les immenses défrichements dès le XI<sup>e</sup> siècle. En parallèle, l'élevage progresse avec, notamment, le cheval, plus efficace grâce au collier et aux ferrages. Le cheval, plus efficace que le bœuf en termes énergétiques, même si son élevage suppose la culture massive de l'orge, et qui le côtoie de plus en plus fréquemment dans les champs, pour le remplacer souvent dans le nord de la France. À partir du VI<sup>e</sup> siècle, les bovins diminuent de stature et redeviennent aussi petits après le IX<sup>e</sup> siècle qu'à l'âge de La Tène, leur taille augmentant de nouveau à partir du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ce dynamisme collectif encourage la spécialisation dans l'économie, chère à Adam Smith, avec la multiplication des métiers et corporations en ville. Et dans la proto-industrie la plus florissante, celle du textile, le travail à façon se généralise, flexibilisant totalement la production et optimisant les gains de productivité dans le monde rural, où le travail est souvent dispersé dans les campagnes autour des centres urbains. Le rouet à filer en deuxième partie du XIII<sup>e</sup> siècle

devient omniprésent dans tous les foyers. Ce passage de l'énergie agroalimentaire de mouture à l'énergie proto-industrielle s'accompagne d'une nécessaire monétarisation de l'économie, ne serait-ce que pour disposer d'une échelle de valeurs commune pour les échanges qui se multiplient. Le commerce rural pouvait encore se fonder pour partie sur le troc avant le X<sup>e</sup> siècle. Le commerce urbain est devenu à 100 % monétaire au XIII<sup>e</sup> siècle. Et alors même que l'Occident chrétien manque d'or, il démontre que la monétarisation n'est qu'une conséquence de l'économie, de la production et des exportations. Non l'inverse.

Dans le secteur de la construction, où l'impact de ces progrès énergétiques n'est évidemment pas direct – il n'y a que des moteurs « musculaires » sur les chantiers –, les mentalités ont changé, les bâtisseurs faisant preuve de plus d'inventivité. Charlemagne, digne successeur des empereurs de Rome, avait ranimé les techniques antiques de construction et fait bâtir à Aix une cathédrale, copie fidèle d'une église célèbre construite à Ravenne trois cents ans plus tôt. Contrepied évident, la renaissance médiévale entraîne d'abord l'émergence de l'art roman, et surtout l'explosion de l'art « français » (*francorum*, plus tard appelé par dérision inepte « gothique »), art extraordinaire, exaltant, toujours aussi impressionnant huit siècles plus tard. Pour les constructions plus communes, c'est la diffusion de l'âtre pour le chauffage, et aussi l'utilisation plus fréquente de la pierre pour les riches.

Cette renaissance crée enfin un environnement intellectuel vertueux favorable au progrès et à la technique. Il est trop tôt pour parler de sciences modernes, même si Bacon<sup>2</sup>, Grossetête<sup>3</sup> et des savants comme Jordanus<sup>4</sup> montrent la voie de l'approche expérimentale et conceptuelle. Au-delà de la proto-industrie, la marine évolue aussi avec la navigation océanique, la mesure du temps, avec l'horloge mécanique, l'optique, avec la popularisation des lunettes qui accompagnent les progrès de l'alphabétisa-



Ci-contre.  
La France au XV<sup>e</sup> siècle,  
ravivement d'une ville  
par des marchands ayant  
échappé au brigandage.  
Enluminure de 1484, école  
française.  
BNF, Paris. AKG

2 - Roger Bacon (1214-1294), philosophe et savant, considéré comme l'un des fondateurs de la méthode expérimentale, base de la science moderne.

3 - Robert Grossetête (1175-1253), évêque et savant spécialiste de l'optique moderne, inspirateur de R. Bacon.

4 - Jordanus Nemorius (fin du XIII<sup>e</sup> siècle), savant, l'un des premiers mathématiciens à désigner les inconnues par des symboles.



*Ci-dessus.*  
C'est St Bernard (1090 - 1153) qui donna à Clairvaux et à Cîteaux ce rayonnement exceptionnel dans tout l'Occident qui accompagna et participa à la croissance économique européenne, avec la création de la « multinationale » cistercienne : 350 établissements (« filiales ») intégrés à l'ordre entre la mort du saint et la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, dont 75 en France. Il semble que le modèle de puissance économique de cette abbaye conçue dès l'origine comme centre de production agro-alimentaire et métallurgique (granges, vignes, forges et moulins...) contribua aussi à cet essaimage rapide, et pourrait être attribué à Etienne Harding, l'un des fondateurs puis abbé de Cîteaux et rédacteur de la charte de charité cistercienne qui régira la communauté internationale des établissements.  
De Agostini Picture. G. Dagli Orti. Bridgeman

tion, et surtout l'industrie de l'armement, avec la poudre et l'acier, préludes de la fameuse « révolution militaire » : tout « laboratoires<sup>5</sup> » un peu entraîné devient capable, malgré sa rusticité, de tuer avec un simple mousquet ; et tout « bellatores » risque d'être tué d'une simple balle sur le champ de bataille, malgré sa bravoure.

Dans cet environnement dynamique, et nonobstant les limites physiques d'espace et de ressources qui s'affirment effectivement en 1346 depuis plusieurs dizaines d'années, la population poursuit son essor, à commencer par la population urbaine. La libération de main-d'œuvre que procurent les gains de productivité conduit à une urbanisation croissante à partir d'une base citadine extrêmement ténue au IX<sup>e</sup> siècle, voire quasi inexistante en France et presque partout ailleurs en Occident. Elle conduit à la prolifération de nouveaux métiers urbains spécialisés, tous ces artisans étant nourris d'excédents agricoles structurels devenus presque permanents. En 1300, il y aurait ainsi 79 villes de plus de 10 000 habitants en Europe, qui profitent de la prospérité économique et d'une relative sécurité politique. De très grandes villes comme Paris – qui a peut-être 200 000 âmes en 1346 – bénéficient pour leur approvisionnement quotidien en bois et nourriture d'un vaste arrière-pays de plus de 100 kilomètres autour d'elles. 40 à 50 % de la population des Flandres et de la Toscane vit alors en ville. Rien ne semble pouvoir arrêter une telle croissance fondée sur une base énergétique puissante, dynamique, créative. Ni les guerres, même celle de Cent Ans, qui ne diffèrent en rien des conflits passés ou à venir. Ni les famines, ponctuelles, en réalité assez rapidement surmontées. Ni même l'épouvantable grande peste en 1346.

### 1346 : les limites hydrauliques ?

Cette économie de la vraie renaissance médiévale occidentale, dont on devrait pouvoir montrer qu'elle croît de plus de 0,25 % par an sur plusieurs siècles, et probablement de plus de 2 % certaines décennies et dans certaines régions

dépeuplées, cette économie va néanmoins buter du fait de sa croissance trop forte sur certaines « limites du monde », déjà. Les spécialistes évoquent un « monde plein » dans les régions où le phénomène commence tôt, dès le XII<sup>e</sup> siècle, comme en Île-de-France, en Normandie, en Italie du Nord, en Flandres, en Catalogne, en Allemagne occidentale.

Il est en revanche une ressource dont on peut comprendre qu'elle ne bute pas encore sur des limites : l'énergie hydraulique mécanique. L'énergie hydraulique, c'est d'abord depuis les Romains une capacité de transport fluvial optimisée, notamment du bois par flottage. Mais c'est à l'époque qui nous intéresse un immense parc de moulins. Tous les cours d'eau du royaume de France sont équipés, et largement à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, en particulier ceux bénéficiant d'un débit régulier. En outre, la plupart des rivières ont été aménagées, les retenues, barrages, adductions d'eau et biefs<sup>6</sup> optimisés, les droits âprement négociés avec les autres moulins en amont et en aval. Certains bassins versants apparaissent ainsi saturés. Il faut d'ailleurs resituer dans ce contexte la question très polémique de la banalité, la taxe liée au moulin. Si les propriétaires investisseurs se sont vu garantir par le droit et, souvent, par la seule coutume des recettes liées à la situation géographique des paysans contraints d'apporter leur grain au moulin du maître, cela doit être compris comme une sécurité pour assurer la rentabilité d'investissements très lourds. Ces projets d'investissements profitent à toute la communauté qui, en conséquence, les soutient, quoi qu'aient écrit certains. Le réseau de voies d'eau est totalement équipé entre Loire et Rhin dès le XII<sup>e</sup> siècle – qui verra ensuite le développement fulgurant du moulin à vent dans certaines régions favorablement ventées –, et ce réseau s'apparente à une sorte de « monopole » d'infrastructures, au même titre que les réseaux électriques des temps présents. « Comme l'industrie automobile aujourd'hui, c'était une très grande industrie avec un haut niveau d'investissement en capitaux. Elle créa une sorte d'excitation technologique. Et comme les voitures,

les moulins étaient courants, et pourtant très appréciés » (Langdon). Plus de 10 000 moulins en Angleterre au début du XIV<sup>e</sup> siècle, à comparer aux 6 000 dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, indépendamment de l'accroissement sensible de performance de chaque moulin au fil du temps. Car en 1346, les améliorations potentielles sont encore nombreuses, avec plus de métal dans les constructions, plus de précision et de résistance dans les mécanismes, des roues plus grandes et plus puissantes, des meules plus lourdes et performantes – souvent originaires de La-Ferté-sous-Jouarre qui les exporte hors des frontières –, une généralisation des alimentations des roues par le haut dans le Nord, la mise en œuvre de plusieurs roues en parallèle sur un même site quand le débit le permet. Le perfectionnement des moulins à vent et leur diffusion très rapide dans les régions propices montrent la soif d'énergie omniprésente, même s'ils s'avèrent moins efficaces et, surtout, moins fiables que les installations hydrauliques du fait de l'intermittence éolienne. Et donc jamais utilisés pour l'industrie.

### 1346 : les limites démographiques ?

La croissance démographique aurait multiplié par trois la population européenne au cours des siècles précédents. Elle se heurterait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à un plafond de ressources lié aux difficultés à augmenter les surfaces cultivées et la productivité agricole. Souvent, pour illustrer les contraintes physiques du XIV<sup>e</sup> siècle, on évoque la très grave crise « frumentaire » des années d'horreur 1315-1322, avec des famines et une misère terrible durant l'hiver 1317-1318. Elles correspondent à des conditions climatiques anormales de pluviosité et de froid plusieurs années de suite, et donc des pénuries chroniques. Mais la « grande famine » ne touche que l'Europe du Nord-Ouest. Elle est sans impact sur la Méditerranée et ne doit donc pas être généralisée. Et la récupération est rapide dès 1322, surprenante pour ceux qui ne voient pas les ressorts du développement de l'époque.

Une telle souffrance laisse probablement des traces dans la démographie, avec une baisse de la fécondité. La mortalité lors de cet accident climatique est néanmoins sans commune mesure avec ce que connaîtra l'Europe avec la peste. Cette grave crise alimentaire révèle surtout la fragilité des systèmes logistiques de gestion des marchés d'approvisionnement annonaire urbains, qui se sont développés intensément au XIII<sup>e</sup> siècle mais qui atteignent là leurs limites. Dans certaines régions, la population est urbaine à 25 %, voire plus, et doit être approvisionnée par l'arrière-pays environnant, ainsi que, parfois, par les marchés internationaux. En fait, une partie importante de l'économie européenne fonctionne avec un accès régulier aux marchés qui permettent des échanges physiques et monétaires croissants depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Cette « marchésation » globale explique le déroulement et, aussi, le mode de traitement des pénuries alimentaires. Au tournant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, une large part de l'économie occidentale repose sur les transactions monétaires, sur la complémentarité des secteurs primaire et secondaire, et sur la spécialisation urbaine d'une part importante de la population, nourrie par l'autre, rurale. L'urbanisation très forte au XIV<sup>e</sup> siècle est donc un facteur clé d'explication : le pays le plus urbanisé, l'Italie, compte 3 millions de citoyens,

sur plus de 12 millions d'habitants. Ces citoyens paient leur pain avec des salaires qu'ils reçoivent dans les fabriques où ils sont massivement employés. Les prix constituent donc désormais un élément central du problème alimentaire dans cette économie largement monétarisée. Et une partie du blé dont les grands centres ont besoin vient de régions parfois lointaines, essentiellement par voie maritime : Sicile, mer Noire, Baltique. En permanence, les dirigeants veillent à l'approvisionnement annonaire de leur cité, comme au temps de la splendeur de Rome.

Pour les malthusiens, les limites sont celles des surfaces agricoles et des forêts, avec ce « monde plein » du XIII<sup>e</sup> siècle et des parcelles agricoles exploitées par des paysans de plus en plus petites. Mais cette théorie sous-estime la dynamique de développement économique et technologique acquise par l'Occident chrétien dès cette époque. Il est indéniable que l'Occident croît relativement moins vite du fait des contraintes physiques évidentes dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Pour autant, une crise épouvantable comme la « grande famine » de 1315, crise unique par son ampleur avec 30 millions d'Européens touchés et ses affreuses répercussions, non seulement démontre sa résilience à un enchaînement d'événements climatiques catastrophiques, mais doit surtout être relativisée dans sa fréquence – séculaire – et ses conséquences secondaires par rapport à la vraie catastrophe à venir. Il semble probable qu'une colossale éruption volcanique d'environ 5 km<sup>3</sup> de matières du mont Tarawera entre 1315-1319 a perturbé le climat mondial. La pluie tombera sans discontinuer plusieurs mois durant en Europe septentrionale, entraînant des inondations et empêchant tout labour. Les hivers seront épouvantables plusieurs années de suite. À la crise de production végétale en 1315 s'ajoute une crise du bétail, avec localement une épidémie de murrain<sup>7</sup> qui décime les troupeaux.

*Ci-dessous.*  
La peste noire de 1348. Gravure du XIV<sup>e</sup> siècle, école anglaise. Collection privée. Bridgeman



5 - Les trois ordres médiévaux : laboratoires, ceux qui travaillent ; bellatores, ceux qui combattent ; oratores, ceux qui prient.

6 - Canal amenant l'eau à la roue du moulin.

7 - Terme médiéval désignant les maladies du bétail (ovins et bovins)

Ci-contre.  
Victimes des fléaux. Dessin sur vélin extrait du *Recueil des croniques et anciennes istories de la Grant Bretagne*, à présent nommé *Engleterre* de Jean de Wavrin, vers 1470-1480, école hollandaise. British Library, Londres. Bridgeman



La grande famine révèle une Europe qui a atteint un palier de croissance moins rapide, car les grands défrichements sont derrière elle, mais certainement pas la fin de sa croissance. La population a tant crû dans les trois siècles précédents et le système urbain s'est tellement développé que toute remise en cause des circuits commerciaux vitaux (l'approvisionnement de Paris fut relativement inefficace durant la grande famine) et un comportement spéculatif des acteurs économiques conduisent à la crise. Les nouvelles terres mises en culture sont parfois moins productives, plus fragiles face aux aléas du climat. Les moyens de transport – hors voies d'eau – restent précaires et énergétiquement coûteux. Qu'on songe au transport de l'avoine pour nourrir les chevaux, par exemple. Et cette fragilité peut être amplifiée par des conflits armés locaux, toujours fréquents au Moyen Âge.

Il faut être au contraire admiratif face à une organisation si dynamique et inventive de la production (cf. le dernier ouvrage de M. Arnoux) ; de la planification ; de la régulation des marchés ; de la solidarité villageoise et sociale – le rôle positif de la dîme a été réévalué récemment ; du stockage ; de l'approvisionnement par voie maritime ; et de l'intervention publique qui permet de faire vivre des villes d'une telle taille dès cette époque. On parle, il est vrai, sur l'absence de deux récoltes catastrophiques d'affilée sur un large territoire, comme ce fut malheureusement le cas en 1315. L'Europe rurale, frappée de plein fouet cette année-là, reste cependant fondamentalement prospère. L'intervention publique et son contrôle vigilant des marchés agricoles ne s'expliquent pas seulement par la crainte des révoltes urbaines, alors que le monde rural a tendance à mieux s'en sortir. La préoccupation de l'intérêt public apparaît souvent forte dans les sphères dirigeantes urbaines, quel que soit le régime politique en place. La spéculation économique est perçue comme profondément immorale par nombre de commentateurs de l'époque.

Il faut surtout admirer la résilience de cette organisation sociale et économique, et sa capacité de récupération face à une telle calamité. Dès les années 1320, la situation est redevenue normale dans de nombreuses régions, pourtant très meurtries. Admirer le système proliférant des marchés locaux et internationaux, la monétarisation générale des échanges qui soutient les grandes villes, le contrôle de la sécurité de leurs approvisionnements annonaire par les pouvoirs en place, l'aménagement de tous les moyens de transport. C'est ce réseau d'échanges qui explique d'ailleurs la propagation étonnamment rapide dans toute l'Europe du Nord de la hausse des prix des grains dès les premiers mois de la crise de 1315, alors même que les stocks dans les greniers sont encore très élevés. La grande famine a pu augmenter la mortalité dans certaines villes. Il s'agit parfois d'une multiplication par trois du taux de mortalité, avec très localement des dépeuplements dont les décès ne sont d'ailleurs pas l'unique cause. Une baisse de l'ordre de 5 % à 10 % dans plusieurs zones urbaines sinistrées, comme la ville d'Ypres, éloignée de la côte, en 1316. Mais on ne relève aucun impact sensible malgré la situation très tendue dans certaines autres. De tels niveaux de mortalité n'avaient pas été constatés auparavant, ni après... jusqu'en 1346. ◆

(à suivre)

### Bibliographie

*Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Mathieu Arnoux, Albin Michel, 2012

*The great famine, Northern Europe in the early fourteenth century*, W.C. Jordan, Princeton University Press, 1996

*Le Moyen Âge. Le grand atelier de l'histoire de France*, Bovie, Bühner-Thierry, Cassard, Mazel, Mériaux, Editions Belin, 2012

*Les campagnes de la Méditerranée occidentale autour de 1300*, M. Bourin et F. Menant, Annales HSS, 2011